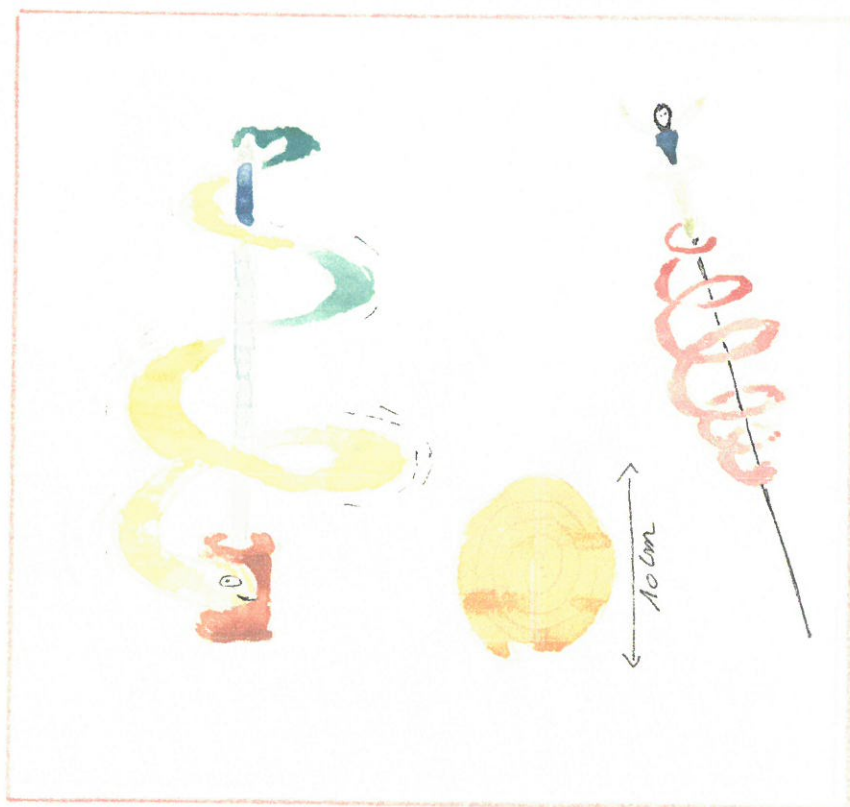


JOURNAL DE LA PETITE ÉCOLE 7



Matériel

- * feuille en papier
- * bâtonnet
- * crayon
- * taille crayon

Dans les textes pour qu'il y ait lieu d'accueil et d'hospitalité, il faut que l'ombre soit supérieure à la lumière.

Se poser la question: en quoi l'ombre est-elle nécessaire pour construire l'hospitalité? L'ombre induirait de l'hospitalité car elle permet de l'intimité. Permettre à l'invité de se retrouver lui-même. Ce qui est paradoxal. On invite quelqu'un chez soi et donc on a l'impression d'être ensemble mais être ensemble serait permettre à l'autre de se retrouver.

Dans le Talmud, il est écrit que les tentes qui étaient construites dans le désert étaient conçues de telle manière qu'aucune fenêtre ne donne sur une fenêtre d'une autre tente. Pour que jamais le regard de l'un ne puisse abimer l'intimité de l'autre.

En hébreu, sauver de la mort quelqu'un c'est lui faire de l'ombre.

Extrait de l'émission de M-A. Ouaknine, *Talmudiques* sur
France- Culture

Sommaire

Journal d'un dispositif

La Petite école des devoirs

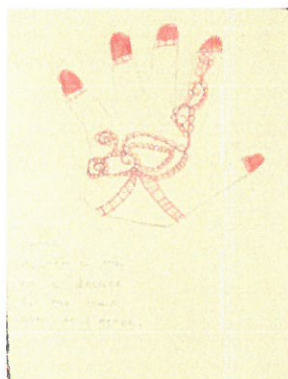
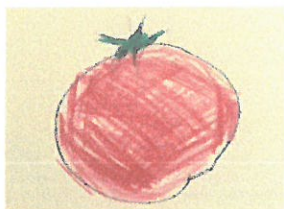
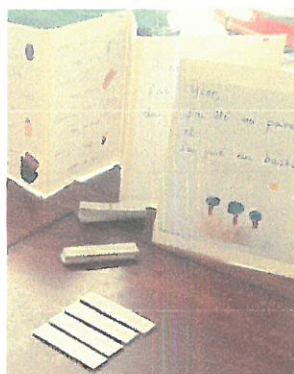
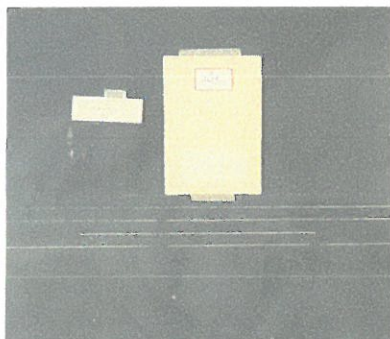
Boussole

On en a dit

Ailleurs

Remerciements

JOURNAL D'UN DISPOSITIF



L'espace classe

6 bancs anciens, 12 chaises, un ancien tableau vert trônant au-dessus d'un présentoir en bois, un grand mur pour y afficher les productions : l'espace se structure pour faire vivre la classe comme à l'école, avec ses codes et ses apprentissages formels.

Les deux grandes vitrines ouvrent la classe sur la rue et les deux baies intérieures relient la classe à l'espace imaginaire. À l'arrière de la salle se trouvent les deux tables de la cantine, centre de la vie collective. L'espace classe, le plus imposant de la Petite école, est également en lien avec les autres espaces.

En classe, on 'joue à l'école' : on y apprend ses codes spécifiques et on formalise les apprentissages. On parle le français et on le lit. On joue aux mathématiques et on les écrit. On appréhende l'espace et on le schématise. On raconte le temps et on le structure.

On apprend la posture d'élève : l'importance du calme pour se concentrer et la durée d'une 'classe'. Les rituels d'entrée et de sortie sont donc essentiels et structurants. Nous commençons par 3 minutes de guitare pour que chaque enfant se recentre et puisse « rentrer » en classe. Pour clôturer, les enfants tamponnent

leur cahier du cachet-date. Le cachet a quelque chose d'officiel et de certificatif, il scelle. Ici, ce sont les enfants qui le font et, par ce biais, mettent eux-mêmes un terme à leur classe.

Ensuite, avec certains, on entame un cheminement cognitif vers la formalisation des savoirs, étape par étape. La classe se tient sur un fil, entre le défi de la découverte et le réconfort de la réussite. Ce fil est fin et il se brise facilement si la tension est mal calculée, ou mal adaptée à l'enfant qui le traverse – ils ont parfois 6 ans et parlent le français, parfois 14 ans sans aucune connaissance de la langue.

1. Le cahier de classe

Le cahier de classe est la trace principale de chaque enfant. Ils y compilent leurs travaux et leurs essais. Je fais de même, dans mon propre cahier de classe. En fin de séance, ils apposent le cachet avec la date afin d'insérer un suivi chronologique.

Ce cahier est personnel. Il ne suit pas une succession imposée par le rythme de la classe. Les enfants choisissent s'ils viennent ou pas, leur cahier se remplit donc suivant ce rythme. Le temps et les rythmes des cachets marquent l'individualisation du temps de l'apprentissage de chacun.

2. Les textes de la classe

Tous les lundis, chaque enfant exprime ce qu'il a fait durant son weekend. Oralement, chacun essaye de formuler un simple fait. La plupart ont besoin d'aide pour le français, mais surtout pour parler face au groupe. Je fais de l'autodérision, ils rient et finissent par parler.

Lorsque l'idée est déposée, chaque enfant illustre son propos dans son cahier de classe. Ensuite, j'écris la phrase qu'il me dicte dans son cahier en écriture script. Chaque semaine, nous choisissons une des phrases comme 'texte de la semaine'.

La phrase est réécrite en 'unité de sens' sur une affiche. Le texte est illustré et numéroté pour être affiché au mur (et dans le cahier de classe). Ce texte sera mémorisé ensemble, en début et en fin de classe pour aborder la lecture à travers leur vécu, simple, mais efficace.

Lorsque le texte est mémorisé, nous le répétons en suivant un bâton qui indique les mots à lire. Nous « jouons » à lire. Mais dans ce jeu se trouvent tous les rudiments de la lecture, on suit un dessin graphique, dans un sens et avec un rythme particulier. Nous faisons comme le jeune enfant qui imite les grands, nous approchons l'écriture.

Ce jeu mène à d'autres jeux plus complexes : retrouver une 'unité de sens' caché dans la phrase, recomposer le texte tel un puzzle, retrouver un mot pour ceux qui s'en sentent capables. Je suis, selon les capacités et l'envie de chacun, sans jamais les mettre à mal devant le groupe.

Finalement, ces textes sont compilés dans des « cahiers de texte » mis à disposition. Certains aiment répéter les phrases machinalement pour se rassurer, d'autres 'lisent' en suivant du doigt et se sentent lecteurs, les plus avancés composent maintenant des nouvelles phrases à partir de ces textes de référence. Ceux-ci comportent évidemment tout ce qui est nécessaire au début : « j'ai joué », « j'ai été », « j'ai mangé » ... ce sont leurs phrases.

3. Les dictionnaires de la vie quotidienne :

Les dictionnaires reprennent des mots rencontrés dans la vie de la Petite école. Je tente de cette manière de formaliser des apprentissages langagiers qu'ils font au jour le jour. L'objectif premier n'est pas l'écriture orthographique, mais la construction d'un outil affectif, situé dans l'école qui puisse servir à différents niveaux.

Chaque dictionnaire se compose de feuilles de dessin reliées entre elles par une simple ficelle. Sur

une face, il y a un dessin, sur l'autre le mot français écrit en noir. Sur les derniers dictionnaires, j'ai écrit phonétiquement les traductions en peul, en dom, en slovaque, en serbe ou encore en italien. Pour certains, analphabètes, l'écriture de leur propre langue exerce une réelle fascination.

Ces dictionnaires sont l'occasion de multiples jeux de lecture, d'écriture, de prononciation et de classement. Chaque carte dictionnaire sera effectivement classée en catégorie d'objets : les ingrédients, le mobilier, le matériel, le corps humain, etc.

4. Les Petits journaux : Formaliser le temps linéaire

L'école fonctionne sur le principe d'un temps linéaire qui ne se satisfait pas du jour le jour. Ce temps est lentement introduit dans les familles occidentales et lors des premières années de scolarisation. La plupart des enfants de la Petite école ne vivent pas le temps de la même manière.

La Petite école suit donc le temps des familles : les avis, les choix et l'horaire sont rappelés chaque jour. Mais on introduit ce temps linéaire pas à pas grâce, entre autres, aux journaux : 'Le petit journal' et 'Mon petit journal'. Le premier est hebdomadaire, le second quotidien.

Mon Petit Journal

Chaque jour, après la sieste, les enfants participent à la seule classe obligatoire de la journée. C'est le moment d'écrire son journal. Le cahier et le matériel de chacun se trouvent sur chaque banc. Sur le présentoir sont étalées des photographies prises durant la matinée par Juliette, Marie et moi.

Les enfants choisissent une photographie et la colle dans leur petit journal. Ils nous appellent à tour de rôle pour nous expliquer ce qu'ils faisaient sur la photographie. Ils nous dictent ensuite une phrase que nous écrivons à la première personne pour eux.

Mon petit journal propose à chaque enfant de revenir sur son passé proche, de l'expliquer et de l'apprécier. Nous demandons à certains de distinguer dans leur expérience, ce qu'ils ont 'appris'. Cette distinction est essentielle à l'école, mais souvent peu difficile.

Ils aiment particulièrement se retrouver sur les photos et feuilleter de temps en temps leurs anciennes pages. Certains demandent de ramener ce cahier à la maison le soir, d'autres aiment recopier leurs phrases.

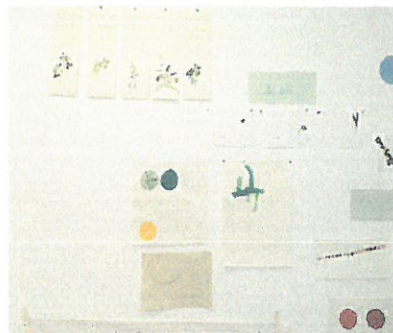
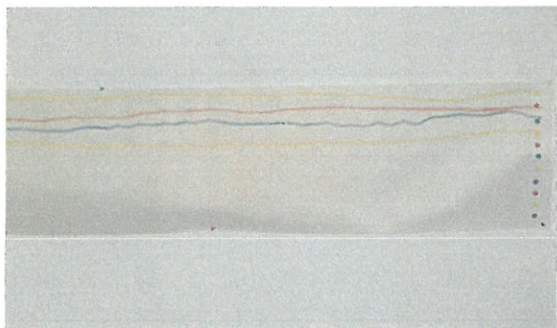
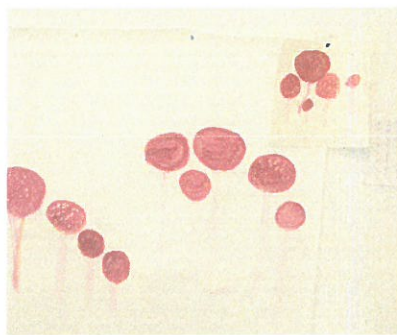
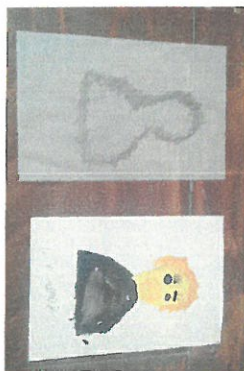
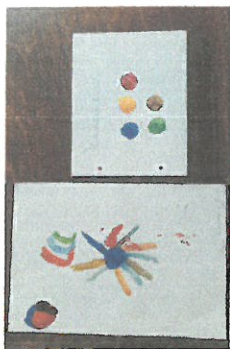
Le Petit Journal

Dans *Le Petit journal*, le temps est plus long et moins subjectif. Ce journal collectif est réalisé chaque vendredi avec une partie des enfants lors d'un atelier de l'après-midi.

Pour le réaliser, les rédacteurs doivent classer toutes les photographies de la semaine sous des rubriques spécifiques (chez Marie, chez Juliette, chez Corentin, la vie collective). Ils doivent ensuite sélectionner des photographies et, enfin les commenter d'une légende.

Le travail de sélection n'est pas aisé : il n'est plus question de se représenter, il faut représenter l'école et le groupe. Le je laisse place au nous. Cela demande une prise de distance et la possibilité d'écrire sur des activités qui ne sont pas forcément siennes. Dans le futur, nous introduirons la « Une » pour insister sur ce travail de sélection.

Depuis peu, nous avons réparé, ensemble, les machines à écrire. Le vendredi se termine maintenant au rythme des claquements des lettres. Le lundi commencera par la distribution d'une copie individuelle en noir et blanc du journal.



Ce qui est en -jeu dans l'atelier gestes

*Produire sans s'approprier
Agir sans rien attendre
Guider sans contraindre
Lao Tseu, IV AC*

Invitation/ attention (est-
éthique)

Tous les matins je dispose sur la table le matériel pour chaque enfant (généralement 4 places sont disponibles à mon atelier et la petite table pour un petit qui voudrait juste « jouer avec les couleurs »). Des fruits, des feuilles ou des fleurs, des champignons, incroyables amanites, pâtisseries blancs, des séries de pommes de tailles différentes, la plus petite à la taille d'une olive, des piments des rouges des jaunes et puis des jaunes orangés une palette de 10 nuances du jaune au rouge foncé. J'essaie de surprendre, d'éveiller l'imaginaire, la curiosité. Je varie les supports, les matières. Papier fax déroulé, papier marouflé, papier

calque, buvards. Les formats, petits carrés de papier cartonné de belle qualité, grande feuille déroulée et punaisée à la verticale sur le mur. Papier de soie étalé sur table basse. Les pinceaux, les couleurs. Les enfants qui sont inscrits à l'atelier commence par aller chercher leur carte postale (chaque enfant en début d'année à choisi une reproduction d'œuvre d'art en carte postale y a écrit son nom au dos) et va la pendre sur le fil à l'entrée du local. Il vient prendre place à la table dressée et attend que tous nous soyons installés. Un petit mot d'introduction et on se met au travail. Les images sont soigneusement choisies dans des reproductions d'œuvres d'art qui me plaisent. Je travaille à partir d'images d'histoire de l'art (dia, cartes postales), des encyclopédies de qualité dans lesquelles je les invite à découper afin qu'ils aient des fiches documentaires de belles qualité.

Minutie/concentration

Les tâches à réaliser sont simples. Je tente de toujours de faire en même temps qu'eux. Privilégier l'apprentissage par imitation plutôt que les explications. Des modèles sont à disposition. Des outils pour aider à tracer. Je pré-trace pour apaiser. J'aide volontiers, je prends la main et accompagne le geste. J'insiste sur la justesse des couleurs, la nuance des tons. Faire petit mais faire bien. Aller jusqu'au bout. Ecrire son nom et aller montrer son travail à un autre référent. Pouvoir expliquer ce qu'on vient de faire.

Je travaille avec des matériaux « précieux » et délicats : aquarelle/ encre de Chine, plume. L'idée est de travailler la précision, la minutie, la nuance. Les formes sont simples : on commence par repérer les lignes, les formes englobantes. On travaille les traits, la répétition.

Recherche : observer/
associer/classer

A partir d'une image / d'une couleur/d 'un thème, se lancer à la recherche d'images apparentées dans les encyclopédies, les cartes postales. Inviter à manipuler les livres, se les approprier en découpant à même l'encyclopédie. Réaliser une fiche thématique. Nommer/ titrer son travail.

A partir d'objet/ de fruits/ d'images on identifie des différences, des ressemblances, des thèmes, on classe. On est attentif aux tailles, aux couleurs, aux proportions. On change d'échelle, on reproduit, on agrandit, on fait plus petit.

Apaisement / matière

Dans l'atelier, des gouaches, des papiers, des aquarelles, des crayons, des pastels gras et secs, des encres, des écolines, du liège, de la terre glaise, du sable, des encyclopédies. On travaille à table, au mur, au sol. On délie le geste et on se laisse aller dans la matière. Pas de restriction de

N. et la matière

J'assois N. à la petite table, une assiette avec un peu de gouache rouge et un peu de gouache jaune

une feuille de papier fax déroulée

un verre d'eau

N. étale la peinture

N. va chercher du rose pale

N. trace des spirales dans l'épaisseur de la gouache avec la pointe d'un crayon

Trop tentant

N. finit par renverser l'eau du verre

L'eau envahit la table, dégouline de la table,

Une serpillère

N. va remplir le verre d'eau claire

J'interviens en lui proposant de le renverser dans une assiette

Elle poursuit sa peinture devenue sculpture

N. dispose, toujours très soigneusement, avec ses petits doigts si précis, des crayons dans son dessin

Et puis encore des crayons, de nombreux crayons dans l'assiette pleine d'eau

Je lui demande bêtement si ce sont des poissons

Elle recommence à s'agiter...pesce...pesce....

Je pense qu'elle prononce cette parole en italien (langue qu'elle connaît)

"peche" en arabe veut dire "bisou".

quantité. On peut utiliser à souhait.

Le déroulement de l'atelier est répétitif, il commence par le rituel de la carte à aller pendre au fil des « présence » et il se termine par aller montrer son travail à un autre référent (et lui expliquer ce qu'on a fait) et le rangement de l'atelier/nettoyage du matériel. Chaque jour il y a deux ateliers. Un horaire est affiché à l'entrée du local. Les enfants qui le souhaitent peuvent venir voir ce qui sera proposé avant de choisir. Le matériel est disposé à l'avance afin d'aider à ce choix. Pour les petits ou les enfants qui ne peuvent tenir tout un atelier, l'idée est de les laisser manipuler de la matière : gouache, aquarelle ou pastel, terre ou sable et eau. Ils peuvent en user à profusion. Je les guide ou les laisse complètement faire, c'est selon. Ils sont cependant invités à respecter les rituels de début et de fin (autant qu'il en soit possible pour certains). La règle en revanche

incontournable est qu'on ne change pas d'atelier en cours de route.

L'idée générale n'est pas encore d'ap -prendre mais de déposer, se poser. Mes ateliers ne constituent pas des défis. Pour pouvoir (ap)prendre il faut d'abord lâcher. Les tâches auxquelles j'invite sont sans enjeux. Il s'agit de faire du « petit », du connu ; chaque étape doit constituer une réussite. Le plus important c'est le cadre, le déroulé ; ils doivent avoir la certitude que JE sais où je les emmène. Peu importe en quelque sorte, l'activité, ce qui compte c'est sa préparation, son déroulement, son cadre. Bien sur je laisse une place à l'imprévu, au détournement, à l'appropriation de ma proposition par les enfants.



jeux

matériel n°1



matériel

- * feuille de papier
- * bâtonnet
- * crayon
- * feuille crayon



matériel

- * feuille blanche
- * bâtonnet
- * bûche
- * carton
- * linge en métal



matériel

- * boîte d'allumettes
- * boutons
- * feuilles de papier
- * crayon
- * pince à linge



matériel

- * une feuille
- * un morceau de bois
- * de la feuille
- * une feuille



matériel

- * une feuille de papier
- * un bâton
- * une feuille
- * une feuille

Ce qui est en -jeu dans l'espace imaginaire

Winnicott considèrerait que ce qui fait que l'enfant est capable de jouer revient à questionner « ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue ».

Le jeu permet à l'enfant de comprendre et d'appriivoiser le monde afin de pouvoir s'y intégrer. Il offre la possibilité d'apprendre et de découvrir par le plaisir.

Lorsqu'un enfant n'est pas capable de participer aux activités structurées telles que la classe ou l'atelier geste, le jeu est le principal outil de médiation. L'enfant a le choix entre deux propositions : soit jouer librement dans l'espace de la bibliothèque, soit venir fabriquer des jouets dans l'atelier.

Jeux libres

Cette espace comprend : une bibliothèque, un canapé, toute une série de jeux tels que : des puzzles, des

mikado, des domino, un jeu de dames, un jeu de l'oie, des Kappla, des legos, des playmobiles, un bac à sable et beaucoup d'autres choses encore. L'enfant y trouvera tout ce qui peut favoriser un effort cognitif tout en s'amusant.

C'est un moment pendant lequel, l'enfant peut se laisser aller à son imaginaire, évoluer en toute autonomie. Si je l'accompagne parfois pour démarrer un jeu, j'essaye de petit à petit m'en aller pour qu'il apprenne à jouer seul ou avec un autre enfant.

Les seules contraintes qui leur sont données : sont qu'ils doivent jouer dans le silence pour ne pas déranger les enfants qui sont en classe et que les jouets doivent être rangés une fois qu'ils ont fini de les utiliser.

Fabrication de jouets

Dans l'atelier, des tiroirs avec des outils. Un carnet

avec des dessins de jouets est déposé sur la table, chaque jour je leur fais une nouvelle proposition. Je dispose sur cette table le matériel nécessaire à sa construction. On fabrique le jouet, puis l'enfant est amené à dessiner ce qu'il a construit.

Les enfants travaillent avec des outils qui peuvent être dangereux (scies, marteaux, cutters, ...) si ils ne sont pas utilisés avec précaution. Les enfants apprennent ainsi à maîtriser leurs gestes, à être attentifs à ce qu'ils font. Ils apprennent la précision, à recommencer parce que le jouet ne fonctionne pas comme il faut, à revenir sur un travail commencé et qu'ils n'ont pas terminé. On travaille avec des matières différentes : bois, frigolite, papier, clous, tissus, carton ... C'est aussi l'occasion d'expérimenter, d'observer, de découvrir les lois de la physique : la gravité, l'intensité d'une force tel que le souffle, la rotation, l'illusion d'optique ...

Les rituels de fin de journée

Afin que l'enfant se sente toujours accueilli, nous apportons beaucoup de soin à la mise en place de rituels. Le rituel donne des repères dans l'espace et dans le temps, il est l'élément structurant de la vie à la Petite école, un moment de rencontre privilégié avec un des enseignants. Il assure un cadre prédictible, et donc sécurisant, contenant. Plusieurs rituels ont lieu tout au long de la journée : celui du début de journée, de l'atelier geste, du début de classe ... En fin de journée, les enfants sont invités à venir, par deux, me dire au revoir, si un parent est présent, je l'y convie également. Ce moment privilégié de la journée à toujours lieu autour d'un médium qui permet d'ouvrir la parole. Celui-ci change chaque mois : le bac à sable et les figurines (sand play) — une diapositive projetée — le bac à sable avec un objet enfuit dans un tamis, le collage collectif

Bac à sable : septembre

Après avoir versé lentement du sable sur les mains des enfants, ceux-ci sont amenés l'un après l'autre à choisir une figurine et à venir la déposer dans le bac à sable. Ils posent parfois des questions sur qui à choisit quoi, demande que je leur dise comment s'appelle tel ou tel objet en français ou me raconte des histoires avec les figurines qui sont posées dans le bac. Lorsque tous les enfants sont partis, je réalise un plan du bac à sable, je prends quelques notes de ce qui s'est dit afin de garder une trace.

Collage collectif : octobre

Le collage collectif est une variante du bac à sable. Sur la table, des images prédécoupées dans des magazines — les enfants en choisissent une et viennent la coller dans un carnet à l'emplacement de leur choix. A. et Z. me demandent si elles peuvent découper les images pour le rituel de fin

de journée. Depuis, tous les matins, assissent à table, elles prennent le temps de regarder les magazines et d'en découper les images soigneusement.

Projections directes : novembre

Projections directes de quoi ? D'une aile de libellule, par exemple. Essayer de mettre dans le cadre où l'on insère normalement des diapositives en couleur, entre les deux verre, une aile de libellule (évidemment, l'aile sera prélevée sur une libellule morte et aucun être vivant ne sera tué pour cette expérience divertissante). Voici notre aile de libellule projetée grâce à un projecteur normal, avec lequel nous voyons d'habitude, sur deux mètres de hauteur, les photographies en couleur des vacances : on voit tout, comme l'a dit un jour un enfant. On voit sa composition, sa structure. Et quand vous en aurez assez, je sais que vous vous fatiguez vite, projeter une plume, une

*petite plume que vous
retirerez du coussin de la
grand-mère : voici une plume
de deux mètres de haut,
magnifique, composée
d'innombrables filaments qui
forment à leur tour d'autres
grandes plumes.*

Bruno Munari, l'art du
design.

Je fabrique alors des
diapositives à partir
d'éléments trouvés ici et
là : une toile d'araignée, de
la pelure d'ail, d'oignon,
une graine d'érable, un
morceau de tissu, un feuille,
des grains de sel, un peu de
peinture et d'autres choses
encore. Lors du rituel, les
enfants choisissent un
élément parmi les
échantillons de matière
placés devant eux, on
projette la diapositive qui
lui correspond. Les secrets
internes de la matière
apparaissent alors !

Le papa de Z. choisit une
feuille d'arbre. Les nervures
deviennent immenses et la
similitude avec les veines de
notre corps semble dès lors
plus qu'évidente, A. nous dit

: water water there,
everything green !! ...
émerveillé.

Une manière de prolonger ce
rituel : inverser le
processus, je projette une
dia et ils doivent retrouver
à quel élément, posé sur la
table, elle correspond. Ou
encore, trouver parmi les
images qui leur sont
proposées, un lien de forme,
de matière, de couleur ...

Les services à la Petite
école :

Tous les jours, les enfants
prennent part à la vie
collective de la Petite
école. Pendant une demi
heure, par équipe de deux,
les enfants passent le balai,
nettoient les tables et les
toilettes, vident les
poubelles, préparent le dîner
et font la comptabilité.

La comptabilité

Une manière de faire vivre
aux enfants un apprentissage
grâce à des choses qu'ils
connaissent. Une manière de

M., lors de la deuxième classe, va se coucher - casque sur les oreilles, bandeau sur les yeux, il s'endort.

Je tends la ramassette à J., il refuse au début mais j'insiste ... jambes tendues, il se penche en avant. Il ramasse le petit tas de crasses, tout en les triant une à une .. Son travail terminé, on découvre au sol deux petites miettes de pain, impossible pour lui de les jeter.

Fin de journée : R. et A. s'installent au bac à sable - R : « mets ta main ici A, je vais te dire au revoir » - . Il construit ensuite une tour avec de petits carrés en plastiques et m'appelle: *regarde comme c'est mieux - le sable coule plus vite et plus à la fois.*

M. demande chaque jour quand elle va pouvoir faire : « 1 euros plus 3 euros » - Je lui dis : « la comptabilité ? » « Oui oui c'est ça ». Je lui montre sur l'horaire, le pictogramme des services - elle répète « oui, oui ».

Y. se passionne depuis 1 semaine pour les guitares. Il en construit une en bois, est mécontent du son, va le comparer à celui produit par celle de Corentin, s'énerve un peu. Revient dans l'atelier et décide de percer un trou au centre de celle-ci, la guitare de bois finit par éclater - ...il ne perd pas courage, en dessine 3 et se met à en construire une en carton.

M. se cache de Y. sous un coussin entre la bibliothèque et le canapé. Il finit par s'y installer, se couche sur les tapis enroulés (dernière planche), regarde un livre. Il se fait oublier. Y. demande que je lui construisse un parcours de billes. M. sort de sa cachette et vient jouer avec lui.

M. dessine des histoires - il demande qu'on colle ses minuscules dessins dans un carnet et que l'on écrive l'histoire en-dessous - Il va très vite, je peine à le suivre. Lors du journal, il choisit la photo de son carnet d'histoire. Il demande de noter sous celle-ci : M. le 7e jour.

En ouvrant une noix, H. découvre un coeur formé dedans. Il la met de côté, il ne veut pas la manger. Lors de la collation, je la montre aux autres enfants ... H., les yeux écarquillés, sourit.

"Un devenir n'est pas imaginaire, pas plus qu'un voyage n'est réel. C'est le devenir qui fait du moindre trajet ou même d'une immobilité sur place, un voyage et c'est le trajet qui fait de l'imaginaire un devenir"

• Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1993.

les valoriser, de leur montrer qu'on leur fait confiance. La caisse avec l'argent est dans un tiroir accessible à tous, si ils doivent acheter quelque chose, ils me la demandent, vont à l'épicerie du coin, reviennent un ticket à la main.

Chaque semaine, deux enfants font la comptabilité. Il faut calculer l'argent que l'on a dans la caisse, noter sur une feuille les dépenses du jour, donner aux enfants qui préparent le diner l'argent nécessaire à l'achat de la nourriture, récupérer les tickets et inscrire le montant dans le tableau des dépenses.

Le vendredi, on additionne les dépenses de la semaine. On vérifie que la caisse soit juste.

Comptable de	lundi	mardi	mercredi	jeudi	vendredi
	1	4	1	4	4
ham	3,20	3,20	0,00	- 3,20	3,20
	/	/	/	lyon 2,55	/
lait		5,45		- 5,55	/
				70 3	/
fruits	1,00	4,55		- 3,95	/
31,70 <u>Total</u>	13,20	0,00	12,70	3,20	
reste 18,50				reste	

LA PETITE ÉCOLE DES DEVOIRS

"Et ce qui restera, c'est la Parole souveraine"

Anna Akhmatova, Requiem, 1940

Nous parlons en français à la Petite école. Ces enfants allophones pour la grande majorité, baignent donc dans ce bain de langue. C'est certainement épuisant. Ils comprennent vite et beaucoup de choses mais nous savons que cela reste flou. Alors nous prenons le temps d'ouvrir des moments de parole pour chacun d'entre eux, dans leur langue. Nous faisons appel à des interprètes pour qu'ils puissent entendre des choses qu'ils ont sans doute comprises par la force des choses, qu'ils puissent dire aussi, revenir sur des petits incidents, répéter pourquoi ils sont là à la Petite école, rassurer. Parler de leurs envies, d'après. C'est compliqué de parler de soi à des adultes. Mais nous pensons que l'intention, notre souci d'écoute peuvent leur "parler". Ils redoutent souvent ce moment plus intime mais ils en ressortent toujours comme plus légers. Et puis pour nous c'est aussi important de se mettre ainsi à l'écart pour un moment avec un enfant de pouvoir lui dire des choses à lui et pas au groupe. De dire et puis d'écouter ses propres mots dans une autre langue. Et surtout de l'entendre parler dans sa langue à lui, avec son rythme, sa voix. C'est intimidant pour nous aussi cette intimité. On cafouille parfois, on trouve pas toujours les mots justes. On est submergé parfois par l'émotion. Parfois c'est une épiphanie, on a dit le bon mot au bon moment, parfois c'est plus confus, on voulait dire quelque chose, toucher à ce qui nous semble essentiel mais on a eu peur, on s'est rétracté, l'enfant à compris, n'a rien dit, il a fait marche arrière avec nous. Ce sera pour une autre fois.

Nathalie a repris la Petite école des devoirs. Sa tâche est double. Elle assure ainsi le suivi des anciens au travers de deux dispositifs :

Nathalie organise et anime la « Petite école des devoirs » tous les mercredis après-midi. Un espace d'accueil et d'accompagnement à la scolarité pour les anciens enfants de la Petite école qui sont à présent scolarisés dans les écoles voisines : revoir, organiser, écouter, refaire, éclairer, rassurer, détourner, préparer et encore apaiser, délier et surtout rigoler.

Nathalie prend en charge les « entretiens de suivi » des anciens dans leur nouvelle école : rencontre avec les nouveaux titulaires, passation et présentation du « portrait » de l'enfant, écoute, partage d'expérience.

Moments clés de notre projet. En effet, c'est dans ce passage à la grande école que notre dispositif prend tout son sens. C'est dans ces moments d'accompagnement, d'écoute et de transition entre deux approches de l'enfant que nous devenons un véritable tremplin pour l'école, un espace au service à l'école et non pas en concurrence de l'école.

« Un des éducateurs posait des questions du type: Que signifie pour un patient le fait d'être guéri?; quel est l'objectif thérapeutique de notre institution?; en quoi diffère-t-elle d'autre méthode? quels sont les principes importants à retenir pour l'éducateur...

Et Bettelheim d'analyser ces questions: "Cet éducateur était essentiellement préoccupé de lui-même et désirait acquérir une compréhension intellectuelle. Même dans la première question quand il commence par demander ce que cela signifie pour un patient d'être guéri, il abandonne immédiatement l'élément personnel de la question en expliquant qu'il n'est pas concerné par un patient en particulier mais par les objectifs thérapeutiques de l'institution (comme s'il existait des objectifs universels, indépendants de la personnalité particulière et du vécu de chaque individu)."

Bruno Bettelheim, Un lieu où naître, 1975.

Extraits de nos échanges avec Nathalie :

Salut Marie,

Merci pour les nouvelles de S. Pas facile la rentrée on dirait. Le voilà déjà confronté à plusieurs obstacles mentionnés dans le mémoire que je vous ai envoyé:

- Subir les tests (qui ont engendré du stress);
- Renoncer à un rêve (de pouvoir aller là où il le souhaite);
- Aucunes décisions ne dépendent de lui (elles font partie du système et de ceux qui s'occupent de lui).

Du positif heureusement. Le lien: Celui créé avec sa titulaire qui est bienveillante et celui qu'il a pu établir avec de nouveaux élèves. Il est sociable. Ce sera sa force.

Je me mets en contact avec la titulaire dès que tu m'envoies le rapport pour fixer un rdv.

A mercredi

Bizou

Nat ☐

Hello Juliette et Marie,

Voici des nouvelles de K.

K. semble être bien rentré. Il est toujours aussi gentil, calme, suit les activités et participe. La relation semble sereine avec sa nouvelle institutrice qui a été séduite par le projet PE et s'est montrée très ouverte lors de l'entretien "passage" réalisé ce mercredi 18 septembre. K. n'a pas encore de vrais amis mais joue de temps en temps avec l'un ou l'autre s'il n'accompagne pas sa soeur et vers qui il a tendance à aller en récréation. Une petite fille de la classe s'est prise d'affection pour lui. Elle le materne en lui expliquant les choses à faire ou en voulant l'aider. Il accepte celle-ci avec un petit sourire aux lèvres et semble content. J'ai été chercher K. au cours de gymnastique. Ils sont 18 dans son groupe. Il y a 2 primo-arrivants. Il était timide au départ puis, en lui rappelant les souvenirs de la PE et en énonçant tous les objets inventés il a commencé à se détendre. Il a passé de bonnes vacances et se dit content de

sa nouvelle école. Tout le monde va bien à la maison. Je l'ai informé du fait qu'il peut revenir à la PE tous les mercredis à 12h30 s'il le désire et que je suis là pour lui donner un coup de main s'il en a besoin. Je lui ai aussi dit qu'il n'hésite à passer pour dire bonjour, tout simplement. Avec l'institutrice, nous avons convenu que K. serait suivi individuellement plusieurs heures par semaine (professeur qui vient aider dans les classes), ce qui permettra de parfaire la remise à niveau des matières qui n'ont pas été vues. Madame va construire une boîte à outils pour K. Sa mission sera de montrer et d'apprendre ce qu'il sait faire aux autres enfants de la classe. Je lui envoie une proposition d'objets à mettre dans la boîte, sachant ce que K. aime réaliser.

On reprend contact après la Toussaint ou avant s'il y a un besoin.

Biz

N

Salut,

Voici mes observations lors de l'entretien de passage de S.

Lors de leur entrée à l'école, les ados sont mélangés, font des jeux de coopération et des tests pendant 15 jours. Suite à cela, on détermine leur niveau et dans quels groupes ils vont. S. a mal accepté d'être dans le groupe FLE (faible), a piqué de fortes crises de colère, prétextant qu'il devrait être en troisième secondaire, que si ses tests se révélaient si faibles, c'est qu'il était fatigué et qu'il voulait bien tout refaire...Sa titulaire l'a pris à part. Le dialogue s'est établi. Il va mieux, commence à accepter, se fâche parfois, puis se calme.

La relation est bonne néanmoins avec les enseignants qui l'entourent qui sont bien conscients que ce n'est pas facile pour lui d'accepter sa position. L'analyse de la titulaire est qu'il semble être dans une attitude de vouloir cacher, dissimuler ses difficultés. Il invente beaucoup de choses, qu'il dit savoir. C'est le moyen de défense qu'il s'est construit pour le moment. Parallèlement à cela, elle a dû solidement remettre le cadre pour l'arrivée à l'heure du matin et est en voie de devoir appeler sa soeur si ça ne s'installe pas.

Même si j'ai trouvé ses copains très chouettes (je suis un peu restée en classe, ils se sont présentés, j'avais envie de rester) l'ambiance du

groupe est qualifiée de difficile, chaque enfant portant une histoire très particulière.

La professeure travaille beaucoup sur la notion de rituel et l'acceptation de la contrainte dite "sociale". Tous cela lui prend un temps infini et elle est loin des apprentissages. S. fulmine parfois car il voudrait apprendre l'adjectif qualificatif et souligner dans les phrases (souvenir de son école au Maroc sans doute).

Accroche difficile pour S. donc mais j'ai confiance en la titulaire que j'ai trouvée très attentive, soucieuse et bienveillante.

J'ai confiance en Saad aussi que j'ai trouvé toujours aussi souriant et adorable. Super chouette comme il m'a dit bonjour devant ses amis, plutôt fier que gêné. Je lui ai proposé la PED du mercredi. Il m'a demandé si je ferais l'adjectif qualificatif et tout et tout... Je lui ai répondu EVIDEMMENT!!! Il dit qu'il va venir.

BIZOU!

N

Hello,

Retour de la rencontre "Passage" pour A.

Jolie petite école de quartier, lumineuse dans les étages, 120 enfants en primaire, petite cours, 4 marronniers. Public uniquement Afrique Nord, centrale et Moyen O. Pas de Belge. Cours de religion musulmane et orthodoxe, un enfant en religion catholique, quelques, peu en morale. Classes de 20 enfants.

Mise en place cette année des groupes FLA (Français langues autres). Projet FLA mis en application depuis septembre 2019 en Belgique: un dépistage (test) des enfants qui n'ont pas une bonne maîtrise de la langue française est fait début septembre et en fonction des résultats, on octroie à l'école des h d'apprentissage de la langue française (2 jours par semaine pour Anwar avec une autre instit et dans un groupe de 12). L'instit. se forme en alphabétisation.

Bonne rentrée sur le plan social pour A. Tout va bien. Anwar est facile à vivre et veut bien faire. Elle est bien intégrée dans le groupe. Présence régulière.

Concernant les apprentissages, tout est à faire. Madame S., soucieuse de ses élèves, compte beaucoup sur le projet FLA, car elle a de grosses difficultés (programme) dans sa classe et se sent parfois démunie face aux énormes disparités.

La directrice s'est invitée à l'entretien.

Décision: Madame S. serait partante pour qu' Anwar revienne à la PED pour un suivi scolaire. Elle a observé que les enfants qui réussissent sont ceux qui sont suivis à l'extérieur (généralement en écoles des devoirs). Il faudrait pour cela pouvoir communiquer avec la maman.

Et je reste en contact avec Madame S. bien entendu.

A+

Biz

N

Boussole

Arthur Lochmann a définit ses études de droit et de philosophie pour devenir charpentier. En apprenant le métier, il a découvert des gestes, des techniques et une pensée de la matière qui ont transformé son rapport au monde.

Ce récit d'apprentissage plein d'humilité entremêle souvenirs de chantiers et réflexions sur le corps, le savoir et le travail aujourd'hui. Avec une langue limpide et élégante, l'auteur montre comment la pratique de cet artisanat lui a donné des clés précieuses pour s'orienter dans une époque frénétique.

Parce qu'apporter du soin à son travail, c'est déjà donner du sens à son action ; qu'apprendre et transmettre des savoirs anciens, c'est préserver un bien commun ; et que bien bâti, c'est s'inscrire dans le temps long, la charpente est une éthique pour notre modernité.

ARTHUR LOCHMANN

La vie solide

La charpente
comme éthique
du faire

PAYOT

La vie solide
La charpente comme éthique du faire



payot-rivages.fr

9 782228 922715 15,50 €

PAYOT

Les pieds sur la canopée

C'était la fin de l'automne, dans le Lauragais. Nous restaurions un pigeonnier comme il y en a beaucoup dans cette région au sud-est de Toulouse : une petite tourelle carrée, d'une brique très rouge, bâtie sur des arcades, et ouverte aux pigeons par quatre lucarnes habillées de plomb et de cuivre. Aux deux tiers de la tourelle, un plancher permet aux oiseaux de passer la nuit et de couver en toute sécurité. Sur le pourtour de l'édifice, à quatre mètres de hauteur, une fine bande de carreaux vernissés verts adorne la randière, une corniche qui barre l'accès aux prédateurs. L'équipe avait démonté ce qu'il restait de la charpente existante pour la reconstruire à neuf. Je les avais rejoints en cours de chantier. Tôt le matin, j'attendais sur le bord d'un rond-point que l'équipe vienne me chercher.

La vie solide

C'est au réveil que la fatigue physique est la plus écrasante. Le soir, quand les mains et les bras sont lourds, on peut s'abandonner à cette douleur légère et diffuse qui semble comme un écho de la journée, et s'endormir en savourant l'immobilité. Le matin, en revanche, le dos, les doigts, les reins sont raides et froids. Et toute une journée de mouvements, de transpiration et de concentration vous attend. On bouge avec lourdeur.

La camionnette de l'équipe arrivait vite, à toute allure, ne me laissant pas trop le temps de penser à mes courbatures. Je me faisais une petite place entre les caisses d'outils et, bringue-balé à chaque rond-point, je terminais ma nuit sur le trajet jusqu'au chantier. Nous nous garions dans le grand pré au milieu duquel se dressait le pigeonnier, à quelque distance de la route, et déchargions une à une les caisses pour les monter à la poulie. L'un d'entre nous grim-pait dans l'échafaudage pour aller récupérer le matériel. « C'est bon, on a tout ? Allez, on monte ! » À huit heures, l'air était vif, et l'on touchait le moins possible les barreaux des échelles encore humides et froids après la nuit. On grimpait les étages de l'échafaudage les uns après les autres, faisant parfois ruisser de l'eau accumulée sur la trappe en la soulevant pour

Les pieds sur la canopée

passer au niveau supérieur. Puis on atteignait le dernier étage, celui où l'on allait passer la journée.

C'est un espace à part qu'un échafaudage : un pourtour provisoire, une zone précaire qui disparaîtra une fois le chantier terminé, où plus personne ne remettra les pieds pendant quelques décennies, jusqu'à ce que des travaux deviennent de nouveau nécessaires ; et un endroit coupé du sol, de la vie ordinaire, exclusivement dédié au travail. Tout y est proche et exigü. On y stocke des matériaux. On y laisse traîner des outils, des câbles. On s'y croise, s'y gêne et s'y aide constamment.

Depuis l'échafaudage, on grimpe sur la char-pente d'un petit saut. En ville, et tout parti-culièrement à Toulouse où les tuiles sont roses, mon premier réflexe est de monter au faîtage et de regarder autour de moi : la nappe des toits tout alentour, à des hauteurs variables, inclinés selon des pentes comparables, plantés ou non de cheminées, forme une surface ondulante à peine interrompue par les sillons des rues. On ne contemple pas la ville depuis le haut d'une tour d'ivoire, on a les pieds sur la canopée urbaine. Ce privilège, que j'ai acquis en bravant peu à peu le vertige, me procure une joie presque enfantine, celle que chantent et dansent

Corentin est là très tôt le matin, il rogne, il découpe, il recopie à la main chaque texte pour les enfants.

Il dit que R. le cherche..oui, il est ce modèle que cet enfant recherche inlassablement.

Il pose sa main sur l'épaule de J. quand il a peur, il l'accompagne autant de fois qu'il le nécessite pour se laver les mains, se les essuyer surtout.

Il berce J qui ne veut pas quitter sa maman.

Il porte M sur ses épaules en rentrant du parc.

Il rassure Juliette qui flippe après son entretien avec la Ministre. Juliette tente de le rassurer après la réunion avec les psychologues.

Il fait des aller-retours entre sa classe et l'atelier de Marie, trop tentant d'aider Y. à construire sa guitare.

Il commence toutes ses classes par quelques accords sur sa guitare.

Il partage le repas avec les enfants, rechigne, comme eux, devant la soupe aux lentilles.

Il boit beaucoup de café mais jamais au même moment que nous.

Il se prépare des théières qu'il oublie systématiquement de boire.

Il file comme un voleur quand il a fini sa journée, et puis revient, il oublie toujours quelque chose.

Il met souvent son écran d'ordinateur entre lui et les autres.

Il veut être partout à la fois, il est toujours là quand on a besoin de lui.

Il nous aide à formuler, reformuler ce qu'on ne voit plus.

Il nous repousse dans nos retranchements, nous déstabilise, nous fait avancer.

Il déteste prendre le métro mais on a du mal à le suivre tellement il marche vite.

Mais surtout il porte une chemise blanche comme le *Maestro* du film *Diario di un maestro* de de Seta.

les ramoneurs de Mary Poppins entre les cheminées. Et parfois, quand l'architecture le permet, je m'octroie une courte et prudente promenade de toit en toit.

Sur le pigeonnier, tourelle isolée au milieu d'un champ, le plaisir était tout autre mais pas moindre. On voyait venir au loin les petits trains régionaux, dont certains conducteurs nous saluaient d'un long coup de klaxon. On voyait se former les nuages à l'horizon, annonçant les grains d'automne. Et les pigeons, chassés depuis plusieurs semaines par les travaux, s'approchaient de temps à autre pour tenter de regagner leurs appartements.

Dans ces espaces à la fois contraignants et privilégiés que sont l'échafaudage et le toit, on apprend à former une équipe comme un grand individu composé de plusieurs corps. Le travail, ses exigences et ses procédures connues de tous, servent de chef d'orchestre pour les gestes de chacun. C'est d'abord ce plaisir si simple, entier et évident, de porter à deux de longues pièces de bois et de sentir les gestes se coordonner en tenant spontanément compte des contraintes du mouvement commun : on évite les gestes brusques, on regarde ses pieds autant que ceux du collègue.

C'est aussi ce plaisir insouciant qu'il y a à se lancer des tuiles ou des ardoises d'un bout à l'autre du toit. Lorsque la pente est raide et qu'il est très malcommode d'y marcher sur le rampant avec une charge, il est plus rapide de se lancer les ardoises ou les tuiles par paquets. Le lanceur tâtonne au début, calibre peu à peu son geste, s'adapte aux conditions de réception de son partenaire. Quand le rythme est pris, on peut répéter ce geste pur, aérien, jusqu'à atteindre une sorte de chorégraphie éphémère dont les ardoises ou les tuiles sont le régulateur.

On retrouve ces moments de grâce dans de nombreuses tâches des chantiers. C'est l'immense plaisir de l'anticipation collective des étapes de travail à venir. Quand tous connaissent les routines à mettre en œuvre et que chacun parvient à y trouver sa place, il s'instaure dans certaines équipes une fluidité symbiotique que je n'ai jamais retrouvée nulle part ailleurs, et qui est l'une des raisons de mes constants retours sur les toits. À l'inverse de ce cliché du chirurgien tendant la main en ordonnant qu'on lui donne un bistouri, les charpentiers attentifs les uns aux autres peuvent se passer les objets sans même avoir besoin de les demander. Les gestes s'enchaînent, les outils

La vie solide

passent d'une main à l'autre, on sait que l'autre comprend le mouvement que l'on est en train de faire, on sait que l'autre sait, et l'on savoure le silence qui vient couronner cette compréhension mutuelle dans le travail. Alors, quand quelqu'un doit reprendre la parole pour compenser un petit malentendu, on a le sentiment que le charme s'est rompu, comme une balle de ping-pong qui, au terme d'un échange intense et long, finit malheureusement par manquer la table et va rebondir sur le sol.

Au cours d'une journée, et outre les temps forts des actions collectives, cette coordination est une question d'attention et d'anticipation, par une sorte de présence active et attentive, à soi et aux autres, de tous les instants. Cela passe bien sûr par le regard, mais c'est en réalité une affaire de tous les sens : on se donne du cœur à l'ouvrage en suivant le rythme des coups de marteau d'un collègue : on distingue l'odeur âpre de l'étain en train de fondre contre la panne du fer et l'on sait qu'un autre est en train de souder ; on sent l'échafaudage trembler quand quelqu'un monte du matériel à la poulie et l'on sait qu'il faut aller réceptionner pour libérer le crocher ; on entend gronder le moteur de la scie circulaire contre du bois trop dur pour la lame fatiguée, et l'on tend un peu plus

Les pieds sur la canopée

l'oreille si c'est un apprenti, afin d'éviter un malheur.

Vers midi, poussant la voix pour se faire entendre depuis un coin du pigeonnier, l'un de nous quatre finissait par demander : « On descend ? » Un autre négociait de terminer ce qu'il était en train de faire puis, tous ensemble, nous regagnions la terre ferme. Il y avait alors ce geste typique entre équipiers, cette politesse du pied qui n'attend même pas un merci tant elle est spontanée, et qui consiste à tenir du bout de la chaussure la trappe de l'échafaudage pour celui ou celle qui vous précède dans la descente, afin qu'il ait les mains libres pour tenir les barreaux de l'échelle. Ce n'est que lorsque nous avions atteint le sol que, la concentration retombant, les conversations s'installaient. Nous avions passé toute la matinée là-haut, sur les étroites passerelles de l'échafaudage, et, hormis quelques blagues de situation, nous avions à peine échangé un mot.

Le temps du repas, nous faisons notamment le point sur les tâches de l'après-midi. Il ne s'agissait pas de fixer des « objectifs » au sens du langage managérial. Chacun sait plus ou moins ce qu'il est possible de faire, ou plutôt de bien faire, dans un certain nombre

d'heures, et il n'est pas question d'exiger des performances nouvelles. En matière d'artisanat, il y a des gestes plus ou moins maîtrisés, des façons de faire individualisées, mais il n'y a guère de méthodes miracles ou d'innovations disruptives. Les bons gestes de la construction artisanale ont une durée incompressible qui s'oppose à une amélioration continue des performances. Cela ne veut pas dire que l'on chôme, bien au contraire : on consacre ce temps que chacun sait nécessaire aux différentes tâches – ce temps qui contribue à leur donner de l'importance.

Il n'est guère d'artisanat où le travail soit si rarement solitaire qu'en charpente. Cela tient à la particularité des travaux à exécuter, qui demandent presque toujours le concours de plusieurs personnes. Dans ce petit collectif qu'est l'équipe, chacun peut donc reconnaître sa contribution à l'ouvrage commun, qui ne se dissout pas dans une chaîne industrielle que personne ou presque ne peut embrasser dans son intégralité – mais pour autant, l'œuvre produite n'est jamais le résultat du travail d'une seule personne. Dans un opuscule intitulé *L'Art et l'Artisanat*, William Morris, fondateur du mouvement Arts and Crafts, a bien résumé

ce caractère de l'œuvre architecturale : « L'ouvrage [des ouvriers] sera l'expression de leur coopération harmonieuse et du plaisir qu'ils y ont pris. Aucune intelligence [...] n'y a été écrasée ; au contraire, elle a été plutôt subordonnée et utilisée afin que personne, du maître au plus modeste ouvrier, ne puisse s'écrier : "C'est mon œuvre" mais afin que chacun puisse dire sincèrement : "C'est notre œuvre."¹ »

S'il y a toujours un chef d'équipe pour coordonner le travail et, au besoin, trancher sur des questions techniques, il n'y a donc pas plus d'héroïsme individuel que de fautes personnelles. À cet égard, la charpente reste un métier résolument collectif, dans ses succès comme dans ses erreurs. Mis à part des stagiaires qui n'avaient justement pas bien compris ce principe, cette valeur, je n'ai jamais vu un ouvrier chercher à identifier l'auteur d'une erreur pour lui en faire porter individuellement la responsabilité. Du reste, à quoi rimerait-il de remettre en cause la confiance mutuelle au sein d'un collectif qui passe ses journées exposé au danger sur un toit ?

1. William Morris, *L'Art et l'Artisanat*, traduit par Thierry Gillebreut, Paris, Rivages Poche, 2011, p. 25.

Marie range, classe, vide, arrange, déplace, replace, cloue, affiche, compose, dispose des objets, des images, des meubles...elle embellit constamment notre école.

Elle accueille, embrasse, sourit, rit quand les enfants, les familles arrivent le matin.

Elle cadre, encadre, rassemble, anime tous les moments de transition, elle est nos rituels.

Elle dessine, essaye, concocte, fabrique, construit des jouets, ceux de son enfance deviennent ceux de ces enfants.

Elle écoute, écrit ce qu'ils racontent et fabrique ainsi les livres de leurs histoires.

Elle observe, note, repense, ajuste son rôle, son espace, sa place et donc les nôtres.

Elle valorise, rassure, félicite et répète à l'envi « c'est magnifique » !

Elle invente, conçoit, prévoit des rituels de fins de journée plus beaux les uns que les autres : moments d'intimité, la séparation devient une caresse, une promesse de lendemain.

Elle dit toujours oui pour un café, un croissant, un thé, une soupe, un biscuit, un fruit, encore une gauffre...Marie c'est celle qui dit « oui » !

Elle porte, supporte, transporte tout (et tous), elle monte sur la mezzanine, descend à la cave, sort dans la cour. Démonte un meuble pour un remonter un autre.

Elle regarde, prend des photos, poste sur le blog et écrit quelques mots pour nos archives.

Elle a souvent les larmes aux yeux.

Elle s'émerveille comme les enfants, rit comme eux, s'amuse en jouant, elle ne joue pas à l'enfant.

Elle fait confiance aux enfants, elle les regarde toujours droit dans les yeux.

Elle va faire les courses avec son cabas et l'un ou l'autre enfant, elle les emmène à la wasserette, elle pend le linge dans la cour, elle nettoie le trottoir quand c'est vraiment trop dégueulasse, elle permet aux enfants de se baigner dans la bassine en fonte quand il fait trop chaud, de se blottir sous les couvertures de la bibliothèque les matins froids.

Si il n'y avait pas de chauffage, Marie irait chercher du bois, allumerait le feu...

C'est plutôt le phénomène inverse qui se produit : l'exposition commune à des risques et à des difficultés a souvent tendance à tisser des liens forts, même entre des gens qui ont peu de choses en commun, voire ont du mal à se supporter. Si le métier compte encore bien des bourrins, des vachards et des bizuteurs, la pratique de la charpente soude aussi des amitiés improbables. Tout au long du chantier, on veille les uns sur les autres, les erreurs et les faiblesses de chacun seront prises en charge par tous. Cette responsabilité solidaire de l'équipe, c'est une chose que j'ai constatée et retrouvée partout, même dans les cas les plus flagrants d'erreur individuelle. De la période de mon apprentissage notamment, je garde plusieurs souvenirs de chefs d'équipe bourrus et âpres qui, voyant mon embarras après avoir commis une erreur, se sont soudain transformés pour faire preuve d'une insoupçonnable bienveillance. Ainsi de ce Nantais qui piquait volontiers des colères : sur le toit où nous travaillions, j'avais fait tomber mon marteau dans un endroit particulièrement difficile d'accès. J'étais encore assez mal à l'aise en hauteur. Nous nous connaissions à peine, mais il s'était hissé sur une des poutres de la charpente, m'avait attrapé le poignet en me demandant de

serrer le sien, s'était rapidement assuré que je tiendrai, puis il s'était basculé en avant, la moitié du corps au-dessus du vide, et avait récupéré mon marteau.

Dans son *Journal d'un artisan*, le charpentier norvégien Ole Thorstensen relate un sentiment similaire : « Quand j'étais apprenti, mon chef savait me détendre quand j'avais fait une bêtise. Il était plus strict quand le boulot avançait comme il fallait que quand quelque chose tournait mal. Petit à petit, j'ai compris que c'était pour me faire accepter la responsabilité du mauvais travail que je faisais, tout autant que j'attendais les compliments pour le travail bien fait. [...] Quand la recherche d'erreurs et leur rectification deviennent une part naturelle du boulot, le résultat est bon¹. »

Il faut dire que les erreurs sont des choses bien communes sur les chantiers. C'est la structure même de l'équipe qui veut cela, en faisant œuvrer ensemble des charpentiers et charpentières de niveaux différents : apprentis, ouvriers et chefs d'équipe. Cette composition hétérogène en fait une structure de transmission permanente, et d'un type bien particulier : il y a

1. Ole Thorstensen, *Journal d'un artisan*, traduit par Alex Fouillet, Montfort-en-Chalosse, Gaïa, 2018, p. 37.

un travail à accomplir ensemble, et à la fois d'importants écarts d'expérience et de savoir-faire. En tant qu'apprenti, on est donc amené à faire pour la première fois une opération que les autres ouvriers présents sur le même chantier ont déjà réalisé à des dizaines, voire des centaines de reprises. La confrontation, en situation réelle, à des tâches qu'on ne maîtrise pas encore est au cœur de l'apprentissage. Il est donc bien normal de faire des erreurs, de *flinquer* des pièces de bois. Sur les chantiers de rénovation, il n'est pas rare de trouver des coupes d'angle imprécises, des assemblages béants, des mortaises restées sans tenon parce qu'elles avaient été creusées au mauvais endroit. Ces bévues sont souvent concentrées dans des parties de toit peu visibles, où les erreurs n'ont guère de conséquences : ce sont des recoins pour apprentis.

Les bons ouvriers se distinguent précisément par ce qu'ils savent estimer le savoir-faire des apprentis et leur confier des tâches adaptées. Les meilleurs peuvent lire chacun de vos mouvements, anticiper les difficultés, et même vous laisser faire une bêtise pour que vous compreniez mieux par la sanction de la matière. Car l'erreur est un mode d'acquisition privilégié des savoir-faire. De la même manière que

le jeu constitue une excellente méthode d'apprentissage parce qu'il corrige dans le moment même de l'action, l'erreur et sa correction en temps réel sur le chantier contribuent de manière décisive à l'intériorisation du rapport à la matière et des savoir-faire.

Sur le pigeonnier, une coéquipière m'avait demandé de terminer la fixation d'épaisses pièces de bois. On utilisait pour ce faire d'énormes pointes de charpente, longues d'une vingtaine de centimètres. En me tendant une masse, elle m'avait dit gentiment : « Tiens, prends ça. Tu sais comment faire ? » Je ne voyais pas de difficulté particulière et, en fin de CAP, j'estimais tout de même avoir dépassé ce stade dans l'apprentissage des gestes du métier. Surtout, je ne comprenais pas pourquoi elle me donnait cette masse lourde et mal commode.

Avec mon marteau en tirane, j'envoie donc une belle volée de tout mon cœur : la pointe se tord à 90°. Je retente avec une nouvelle pointe, et un peu plus de prudence : bim, bim, la tige s'incline. J'essaie de la redresser tant bien que mal. Impossible de l'enfoncer davantage. Quand, de colère, j'ai eu définitivement tordu la troisième pointe au point d'y faire presque une boucle, ma coéquipière a eu pitié et est venue à ma rescousse. « Ces pointes-là sont tellement

finies qu'elles ne pardonnent rien. Donc tu ne peux pas frapper en arc de cercle, tu n'es pas assez précis, et elles ne demandent qu'un petit coup de travers pour se tordre. Regarde, il faut faire comme ça. » Et, ramassant la masse que j'avais posée sur le plateau d'échafaudage, elle me montra le bon geste. Elle saisit l'outil au plus près de la tête, l'éleva cinquante centimètres au-dessus de la pointe et le laissa retomber d'un mouvement rectiligne, comme une poussée dans l'axe du clou. Et elle précisa : « Sauf qu'en tapant comme ça, t'as pas la même vitesse de frappe qu'avec un marteau normal, donc t'as pas la puissance suffisante pour enfoncer le clou. C'est pour ça que je t'ai filé une masse. »

Roland Barthes a distingué trois modes de transmission des savoirs : l'*enseignement*, le *maternage* et l'*apprentissage*. À ces trois modes de transmission correspondent respectivement trois types de savoirs : les savoirs intellectuels, qui sont enseignés par le discours oral ou écrit ; les « savoirs ignorés », qui ne font l'objet d'aucune explication ni présentation délibérée, et dont l'exemple type est la situation d'un enfant apprenant à marcher sous le regard de ses parents : ceux-ci ne lui apprennent pas comment marcher, mais l'encouragent, l'appellent,

l'entourent, c'est-à-dire, le maternent ; enfin les savoir-faire qui nécessitent d'être montrés, et doivent pour cette raison faire l'objet d'un apprentissage. À propos de ce dernier mode de transmission, Roland Barthes a écrit ceci : « Une compétence se transmet silencieusement, un spectacle se monte (celui d'un faire), dans lequel l'apprenti, passant la rampe, s'introduit peu à peu¹. »

Le silence de cette transmission tient à ce que l'on appelle, à la suite de Michael Polanyi, les savoirs tacites. Tout savoir comporte une part implicite, non articulée, et nous en savons toujours plus que ce que nous pouvons exprimer. Cela est particulièrement vrai des savoir-faire, qu'il est difficile de décrire par le langage : un geste n'est pas le résultat à obtenir, mais un ensemble complexe de postures, de mouvements, de rythmes et de forces exercées, qui s'accommode mal de la linéarité du langage écrit ou oral. C'est pourquoi un métier comme celui de charpentier s'apprend par contact, en voyant faire, en essayant de faire. Dès lors, trouver sa place sur un chantier, quand on débute bien sûr, puis tout au long de sa vie professionnelle,

1. Roland Barthes, « Au Séminaire », in *Œuvres complètes*, t. IV, Paris, Seuil, 1974, p. 506.

La vie solide

ce n'est précisément pas essayer de faire la preuve de sa grande indépendance ou vouloir tout apprendre par ses propres moyens, mais au contraire se situer soi-même par rapport au savoir et à l'expérience des autres, observer la façon dont ils travaillent, reproduire leurs gestes et adopter leurs combines.

Et très vite, après quelques mois de formation seulement, on s'étonnera de pouvoir donner un petit conseil au jeune stagiaire, à la nouvelle apprentie, une chose toute simple, comme le fait de se placer en dessous et non au-dessus des tuiles que l'on pose, car même s'il est fatigant de se tenir debout, le dos cassé, plutôt qu'assis, on peut ainsi mieux contrôler les alignements de la couverture. Un geste qu'on aura donc fait sien après l'avoir reçu de quelqu'un, qui lui-même l'avait appris auparavant de quelqu'un d'autre, et dont on sait indistinctement qu'il vient de bien plus loin dans le temps.

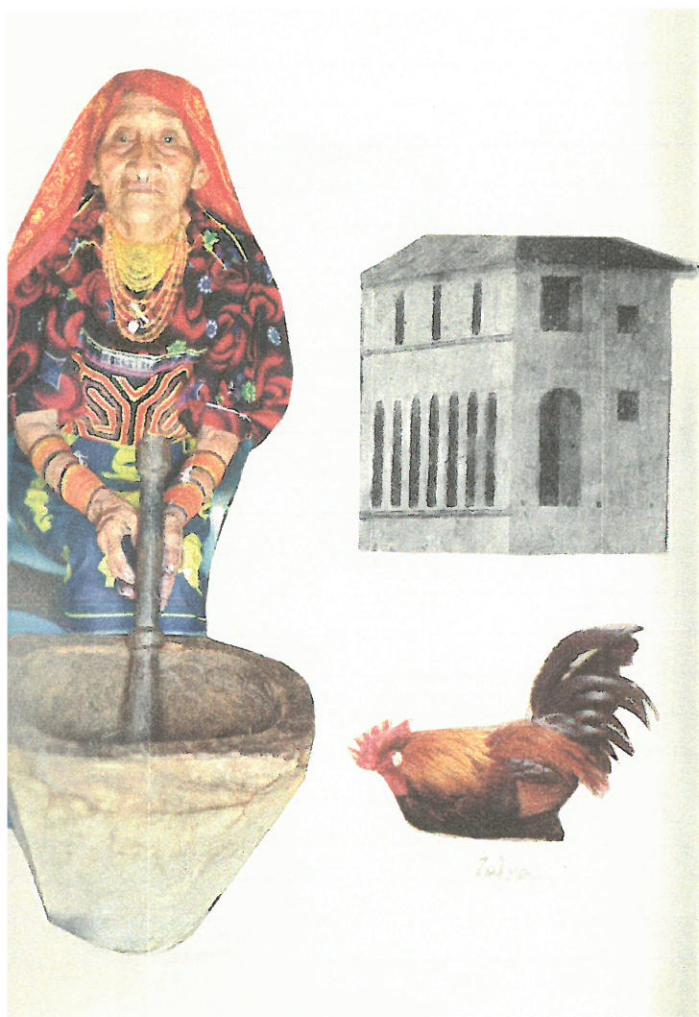
À l'occasion d'un débat récent sur la transmission, Jean-Claude Ameisen a résumé l'essence de cette expérience en tenant peu ou prou les propos que voici : « C'est la relation qui est première dans l'accès à l'humanité. Et ce qui est en jeu dans cette relation, c'est la vie que j'ai reçue et que je transmets à

Les pieds sur la canopée

d'autres après l'avoir réinterprétée de manière singulière¹. » Autour des savoirs et des gestes, le chantier est un des hauts lieux de cette relation.

1. Débat consultable à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=3Vh7SL9G7Ys&t=3367s>.

OWEN A DIT



Fahima



livata



Booma

« La Petite école : une rencontre
interpellante »

Véronique Georis , Le GRAIN, juin
2019.

*Nous savons qu'en ce moment,
beaucoup de jeunes et
d'enfants sont
personnellement blessés par
leurs échecs scolaires.
Parmi ceux-là, déjà trop
nombreux, se trouvent les
migrants qui, bien qu'ils
aient surmonté l'expérience
de la guerre, de l'exil, de
violences indépensables et
fait des progrès énormes
dans des domaines autres que
les compétences qui sont
attendues d'eux à l'école,
doivent accepter d'être
jugés globalement comme des
êtres incapables. Ils
subissent la double peine,
les conséquences de l'exil
et celles de la relégation
scolaire
Au seuil de l'été et des
vacances scolaires, nous
vous présentons une
expérience pédagogique
essentielle qui attend de
recevoir les enfants
migrants dès septembre afin
de les accompagner vers une
scolarisation réussie. Cette
expérience issue de la
volonté citoyenne de deux
enseignantes ne survivra que
si elles réussissent à
déployer autour d'elles un
réseau susceptible de
soutenir leurs efforts pour*

*faire émerger l'urgence de
construire des bords entre
les mondes et les pays.*

Introduction

La Petite Ecole pour les enfants
de 6 à 16 ans est avant tout une
rencontre, une rencontre avec des
personnes, une manière d'habiter
et un projet. Le projet de deux
enseignantes expérimentées,
Juliette Pirlet, licenciée et
agrégée en sciences politiques et
Marie Pierrard, licenciée et
agrégée en histoire de l'art. En
2010, elles avaient participé à la
création du RED/ Laboratoire
pédagogique¹ avec d'autres
enseignants-chercheurs, autour
deux questions : comment
transmettre le savoir autrement
et comment revendiquer le droit à
la recherche en dehors de
l'institution universitaire ?
En 2015, ces deux enseignantes en
classes DASPA, insatisfaites de
leurs conditions de travail
voulait répondre à un appel à
projets dans le cadre de la
cohésion sociale pour créer une
école de devoirs alternative et
une bibliothèque à Anderlecht.
Dans ce but elles sont allées à la
rencontre des habitants et ont
découvert le Parc de la Rosée,
lieu de rassemblement
communautaire pour les migrants
Doms² Syriens. Elles décident de

¹ ASBL créé en 2010

² Les Doms sont un peuple indo-aryen qui
vit au Moyen-Orient et en Turquie. Ils
figurent la branche orientale

prendre en charge les enfants présents dans ce parc qui s'ennuient, recrutent des volontaires et reçoivent une autorisation de l'IBGE pour utiliser les tables et bancs à cet endroit. Elles sont soutenues dans ce projet par Infor Jeunes Laeken pour l'orientation scolaire des enfants. Elles ouvrent l'Ecole Ephémère.

Pourtant, ayant elles-mêmes enseigné dans des classes DASPA, elles savent que l'espace d'un été est insuffisant pour accoutumer ces enfants de l'exil aux habitudes de l'école et qu'elles les envoient en quelque sorte au casse-pipe. Ils leur reste une question et un remords : bien sûr il est nécessaire d'accompagner ces enfants mais il faut surtout réfléchir à comment le faire. D'abord, prendre le temps d'être avec eux, de faire avec eux. Elles décident alors en 2016, de créer la Petite école³. La précarité vécue tant du côté des enseignantes que des familles est au cœur du projet. Comment financer un lieu qui soit un espace/temps d'explorations et d'expériences partagées,

des Roms d'Europe, frères des Loms du Caucase, ils sont parfois appelés aussi « Dummi » (ar. دومي), « Nawar », « Kurbat » ou « Zott ». [source : Wikipédia]

3

<file:///C:/Users/PC4/Desktop/back%20up/RAS/S/la-petite-ecole-dossier-de-pre-sentation.pdf>

accessible de plein pied à un public dont le monde de la première socialisation, y compris sa langue, est totalement étranger aux coutumes administratives et pédagogiques belges ? Comment faire reconnaître les exigences d'un abordage mutuel, non pas à l'intérieur d'une alternative à l'école mais d'une période préscolaire ? Pour le moment, le projet vit vaille que vaille, grâce à des fonds privés qui lui ont permis de se lancer et des aides ponctuelles de l'Aide à la jeunesse, et du ministère de l'enseignement. En janvier 2020 tout s'arrêtera. La Petite école suit 3 axes principaux dont le fil conducteur semble presque évident : si l'enfant va mal, il n'apprendra rien. Il s'agit avant tout de favoriser l'apaisement indispensable à tout apprentissage, de créer un climat d'accueil, d'ouverture, grâce à des rituels omniprésents qui structurent la journée, à une distribution stricte des rôles, au soin mis à élaborer un cadre cohérent à l'attention spécifique des enfants. Les apprentissages passent d'abord par le corps, même celui de la lecture qui emprunte les mouvements de la bonne vieille méthode gestuelle. On joue à l'école, on mime l'école, tout est prétexte à apprentissage mais l'apprentissage se fait sans performance particulière attendue. La sortie de la petite école est pensée dès l'arrivée de l'enfant, on se prépare à communiquer avec

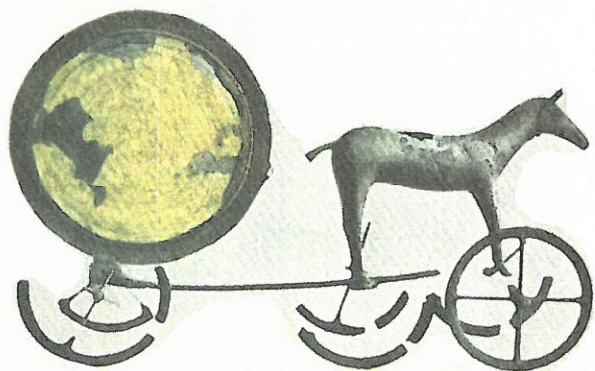
le « cerbère » scolaire, on ruse, on montre ce que l'enfant sait faire à travers des portraits qui racontent aussi ses compétences acquises, comme celle d'être berger à 8 ans déjà. On sensibilise les enseignants à porter un autre regard. On crée de nouveaux bords vers l'extérieur. La petite école est demandeuse de développer autour d'elle une véritable communauté de pratiques afin d'offrir du soin à de enfants qui n'ont choisi ni l'exil ni la migration et grandisse au milieu de nous.

Avant de conclure, je voudrais souligner que si le lieu de la Petite école est essentiel à ce qui s'y passe, ce lieu est aussi une prise de risque quotidienne, un pari lancé tous les jours à nouveau frais. Car l'ouverture de la Petite école au tumulte des Marolles suppose d'accepter les troubles du quartier : des passants qui ouvrent la porte de manière intempestive pour demander un renseignement ou bien pour recharger leur téléphone portable. C'est aussi, plus fondamentalement, la crainte qu'un enfant s'échappe, qu'un accident survienne.

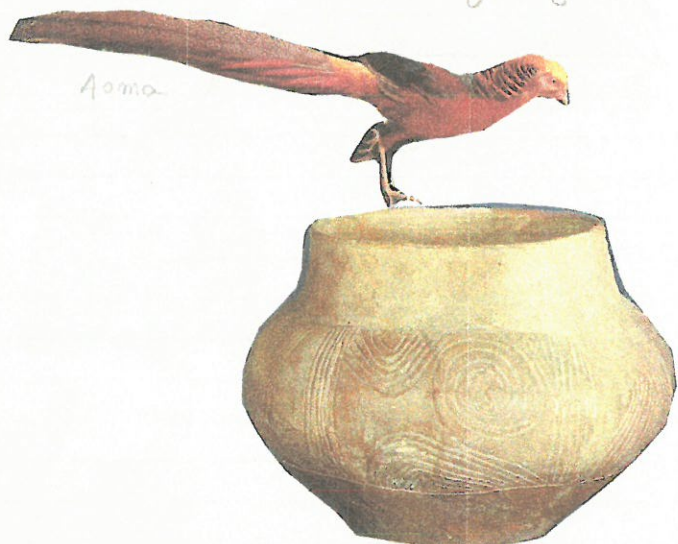
Juliette et Marie ont délibérément choisi ce lieu. Et ce n'est pas faute de choix : elles auraient pu opter pour une ancienne petite école qui leur avait été proposée ou une maison avec un grand jardin. Mais, c'est ici qu'elles ont décidé d'établir leur projet

et ce choix, j'espère avoir réussi à le faire sentir, n'est pas anodin, n'est pas innocent : il est inhérent au projet même de la Petite école. À ce propos, on comprend pourquoi les institutrices ne veulent pas voir leur école relocalisée dans un espace scolaire majoritaire, comme le leur propose le Ministère. En effet, ce serait briser les flux, les mouvements, les aléas qui font la trame quotidienne de la Petite école. Ce serait contenir la prise de risque inhérente à la confiance donnée, à la main tendue et, du même coup, se couper des publics que Juliette et Marie veulent accueillir. En d'autres mots, ce serait mettre fin à la précarité du projet mais, par-là-même, aussi à sa force, à sa raison d'être. Car la Petite école ne peut exister que sur la « pointe des pieds ».

AILUEURS



young



Aoma

Juliette



mariah



Alma

**« Petites » écoles au Liban
Insan :**

INSAN organise des écoles d'été pour les enfants de réfugiés qui n'ont pas accès à l'éducation en raison de leur situation irrégulière. Randa Dirani, directrice des relations publiques, met en lumière les difficultés d'accès à l'éducation pour cette population. « Au Liban, au fil des guerres successives, il y a beaucoup de jeunes réfugiés qui se situent en dehors du système scolaire libanais. Les enfants sont venus avec leurs parents réfugiés, de passage au Liban en attendant un pays d'accueil stable et permanent. Nous avons pensé que l'école d'été ne devait jamais s'arrêter et même évoluer ».

En 2004, l'association décide de créer une école permanente à l'année pour les enfants réfugiés âgés de 3 à 17 ans. L'association crée un programme spécial de remise à niveau allant de 1 à 3 ans selon la capacité et l'âge des enfants. Par la suite, le but est d'intégrer les écoles libanaises. Chaque année,

entre 50 et 70 enfants bénéficient de cette éducation adaptée, dans des petites classes pour un suivi personnalisé.

<https://lepetitjournal.com/beyrouth/lecole-pour-les-enfants-refugies-avec-insan-241424>

<http://www.insanassociation.org/en/>

26 letters :

En 2015, Janira Taibo Palomares, une étudiante espagnole en échange à l'Université Saint-Joseph, croise le jeune Salah, enfant déscolarisé de 13 ans qui vend des fleurs dans les rues de Beyrouth. Elle se prend d'affection pour lui. Salah lui demande de lui donner des cours d'anglais. Il souhaite retrouver les bancs de l'école. Janira improvise pour Salah des cours sur les marches du musée de Beyrouth. La nouvelle se répand. D'autres enfants les rejoignent. C'est comme ça que l'aventure de 26 letters débute. Après avoir donné des cours à cette classe improvisée dans un parking dans le quartier de Verdun, Janira, aidée par sa sœur et

d'autres volontaires espagnols, prend possession d'un appartement de quatre pièces aménagées en salles de classe.

<https://lepetitjournal.com/be-youth/26-letters-une-ecole-pour-enfants-descolarises-pas-comme-les-autres-260524>

Yalla association :

L'objectif de Yalla! est de scolariser le plus grand nombre d'enfants syriens en respectant les principes de laïcité et d'égalité. "Il y avait un manque d'éducation. Les enfants ont passé beaucoup de temps sans avoir suivi de cours. C'est pourquoi Yalla soutient ces enfants dans leur apprentissage", explique le bénévole.

L'association propose un environnement sécurisé et adapté pour remettre l'enfant à niveau à fin qu'il puisse intégrer le système scolaire libanais. Yalla fait un travail de plaidoyer auprès des autorités libanaises pour permettre l'intégration des enfants réfugiés. Depuis plus de trois ans, le ministère libanais de l'Education a décidé d'ouvrir

les écoles publiques aux enfants syriens l'après-midi. A l'école d'Aley, les bénévoles enseignent l'arabe, l'anglais, les mathématiques et les sciences. Yalla! a mis en place un soutien psychologique avec des groupes de parole ainsi que des activités artistiques et sportives. Pour favoriser le dialogue intercommunautaire, les enfants syriens partagent avec les enfants libanais des activités comme le théâtre ou la chorale.

<https://lepetitjournal.com/be-youth/yalla-pour-la-scolarite-des-enfants-syriens-238813>

EN HAUF LIEU

A vient accrocher un de ses dessins à côté de celui d'Asma dans l'atelier de Marie.

M s'approche de J en clignotant de ses grands yeux parce qu'il est énervé par ses incessant "oui/non?" les deux visages se rapprochent de plus en plus; se frôlent, yeux dans les yeux-est ce qu'il voudrait l'hypnotiser?-, J ne recule pas.

F marche derrière A et moi quand nous sortons acheter un moule à gaufres à Saint Gilles, elle regarde ses pieds. Quand on sort du magasin, elle ne sait plus par où on est venu.

H se cache et me suit partout, il rigole parce que je le vois à chaque fois: "pourquoi tu vois partout?"

M colle dans son journal la photo où il figure racontant ses histoires à Marie qui les transcrit jour après jour dans son cahier d'histoires. Il me fait écrire sous la photo: "je raconte des histoires à Marie...à Juliette et à Monsieur Corentin."

H me décrit son dessin: "un diamant rouge entouré d'une couche verte contre laquelle toutes les forces fondent, comme une armure."

R veut faire un concours de rapidité et peindre plus vite qu'H avec les yeux bandés.

J ne parvient pas à prendre place dans l'atelier il en ressort et y rentre bien cinq fois d'affilée en me demandant: "oui?, oui?".

H me demande pourquoi je ne tape pas J pour qu'il comprenne qu'il doit arrêter de dire "oui/non".

Dessin d'observation: trois petits pâtissons blancs sur une feuille de papier noir: Nada prend un des pâtissons et l'enduit de peinture blanche et dorée.

M n'est pas venue, elle devait grader sa petite soeur.

Z n'est pas venue, hier, ils avaient audience au CGRA.

M et Y ne sont pas venus ce matin, ce midi Corentin allait les inscrire à la grande école.

L'accès à l'éducation pour les enfants de migrants et de réfugiés en Europe, UNHCR/UNICEF/IOM septembre 2019

« L'élimination des lacunes dans l'éducation des enfants réfugiés et migrants est essentielle à leur développement et à leur bien-être, ce qui peut générer un effet positif pour la société en général. L'éducation aide également les enfants réfugiés et migrants ainsi que leurs familles à tisser des liens avec les communautés locales et à contribuer en retour. Investir dans une éducation inclusive et de qualité nous aidera à assumer notre responsabilité de veiller à ce qu'aucune génération ne soit laissée pour compte » un responsable du Unhcr

Parmi les principaux obstacles relevés dans le rapport, on peut citer :

- des ressources financières insuffisantes,
 - une pénurie de locaux scolaires ou d'enseignants formés pour travailler auprès des enfants réfugiés et migrants,
 - des barrières linguistiques,
 - un manque de soutien psychosocial et des cours de rattrapage limités. Ces derniers sont essentiels pour les enfants qui n'ont pas été scolarisés pendant de longues périodes ou qui sont issus de systèmes éducatifs différents.
- Constats

Les enfants de migrants et de réfugiés sont sur représentés parmi les enfants qui décrochent (deux fois plus que les enfants de natifs). Cet écart est particulièrement prononcé en Belgique.

Ce désengagement par rapport à l'école est surtout à mettre en lien avec les inégalités socio-éco qui affectent plus particulièrement les familles de migrants et de réfugiés mais aussi les attentes des parents et des enfants quant à l'école, l'environnement scolaire lui-même, le barrage de la langue et

les difficultés de concentration et d'apprentissage liés à leur passé traumatique.

La **pauvreté** est donc un des facteurs importants (notamment en Belgique). En effet, ces familles se concentrent dans les quartiers défavorisés et donc dans les écoles qui cumulent déjà un grand nombre de problèmes et qui manquent de moyens. Les résultats scolaires sont beaucoup moins bons chez ces enfants que chez les natifs et particulièrement pour les enfants qui arrivent **passés 12 ans**.

Le rapport dénonce aussi le fait que ces élèves sont plus visés par le harcèlement et les traitements injustes des enseignants (**double peine**) !

Tout ceci étant assez paradoxal étant donné le niveau de motivation dont témoignent ces enfants par rapport aux natifs.

Solutions

Il est prouvé que **les dispositifs pré-scolaires gratuits** contribuent largement à réduire ces inégalités : dispositifs qui permettent aux enfants d'inter-agir de manière précoce avec la communauté d'accueil, d'apprendre la langue, d'acquérir des compétences sociales et de se structurer. Les études montrent que des enfants qui ont pu bénéficier de tels dispositifs ont de meilleurs résultats scolaires.

Un **environnement scolaire qui soutient véritablement l'enfant et la qualité de l'encadrement** sont d'autres facteurs déterminants dans la réussite scolaire de ces enfants.

<https://www.unicef.org/eca/media/7971/file>